

# Sur le fil têtue de l'oubli

Anne Max Berger



Anne Max Berger

Sur le fil têtue  
de l'oubli

© Anne Max Berger, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-6590-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Et pourtant quelque chose nous incombe.  
Ces innombrables morts sont notre affaire à nous.  
Qui en parlerait si nous n'en parlions pas ? »*

V. Jankélévitch, *L'imprescriptible*. 1986

Devant moi, l'horizon : au loin, derrière la fenêtre, j'aperçois la campagne berrichonne, vaste plaine du nord, scandée par le bocage du Boischaut, en descendant vers le Sud.

Autour de moi, sur mon bureau, j'ai disposé toutes les bribes de ma vie, j'écarquille les yeux en regardant une à une les pièces pêle-mêle. Le désordre est apparu, là, dans ce fouillis, celui de mon histoire, de ma vie. Je veux le quitter, je m'y suis trop longtemps perdue.

Il me faut maintenant mettre bout à bout les morceaux d'un puzzle, refaire le trajet. Qu'est ce qui m'a menée là, où je suis aujourd'hui ?

Je ne veux plus quitter un lieu où je me sens bien, où ma vie pourrait prendre un tournant, un sens.

Dans une chemise cartonnée, j'ai rassemblé le dossier de S., un précieux et douloureux trophée : dans une pochette, tous ses papiers, ceux qui restaient, étaient réunis, les demandes de permis de travail, ses titres de séjour, et sa dernière demande de sauf-conduit, rayée par les mots manuscrits : *ramassage de Nexon*. Trois mots tracés au crayon rouge en guise d'épithaphe et trente-neuf ans résumés dans la sèche compilation des documents administratifs, la précision obsessionnelle des questionnaires, des courriers de recommandation, des formules d'appréciation, qui ont commandé sa vie et sa mort.

Pour qui, pourquoi, reprendre tout cela ? J'ai cru un temps que c'était pour mon père, par devoir filial, comme un cadeau ou sans me l'avouer, une tentative de dialogue, ou pour Maïa, ma fille. Mais cela ne l'a jamais intéressée jusqu'ici.

Il y a dix ans, j'ai cédé au découragement, face à une impossible tâche. Pourquoi vouloir renouer les fils d'une histoire ? De nombreux autres avant moi l'avaient déjà tenté, certains l'avaient hurlé, avec les mots du désespoir, et je me sentais impuissante, présomptueuse. Quelle impudence à vouloir ainsi retrouver sous les décombres, parmi des photos figées, des descriptions froides, la vie d'un homme qui aurait pu être mon grand-père, parmi les millions de vies qui avaient incarné un monde désormais perdu !

Mais je m'en rendais compte maintenant : au fil des années, la colère avait fait place à une volonté d'oubli, que l'appel au devoir de mémoire aggravait de mon ressentiment contre l'ironie de l'Histoire. Tandis que des centaines de survivants n'avaient pu être entendus au-delà de quelques mois de curiosité et de compassion démonstrative, et maintenant que la plupart étaient morts, on demandait à d'autres de se repentir au nom ou à la place de leurs ascendants plus ou moins complices.

À l'époque où exprimer leurs remords aux vivants aurait eu un sens, on les avait laissés tranquilles, car il fallait alors reconstruire sur les ruines recouvertes de silence. Parmi ceux qui étaient revenus la plupart avait renoncé à parler, ils ne trouvaient plus les mots, et c'est alors que le sens de la langue s'était perdu, la langue des bourreaux, corrompue, comme celle des victimes, refusée, détruite, inaudible.

Ces mots ne pouvaient plus rien transmettre de la langue qui les avait formés, de son épaisseur de chair et de vie, les prononcer tenait du traducteur automatique.

Si mon père n'avait pas voulu, s'il n'avait pas pu raconter cela, comment l'oserais-je ?

Quelle vérité indicible ou inavouable se cachait derrière cette histoire qui n'était pas tout à fait la mienne et dont cependant je ne pouvais me dissocier ?

Un rêve m'avait fait détourner le regard : sur un chemin escarpé, un chariot comme on les voit dans les westerns, tiré par des chevaux et couvert d'une grande capote de toile blanche, bascule dans un ravin. Je me penche au bord de la falaise, mais il a DISPARU. Je sais qu'il transportait une valise dont le contenu aurait révélé un crime.

Je ne pouvais me résoudre à découvrir, dans cette valise au fond du ravin, ce qu'il aurait été insupportable de voir. Je m'enfuyais. Et je me réveillais. La curiosité m'avait-elle déjà menée trop loin ? Je rapprochais ce rêve des crimes dont mon grand-père est mort plusieurs fois : son assassinat par les nazis, puis sa mort dans le souvenir de sa femme, de son fils, puis de toute l'humanité.

Je me souviens de cet oubli et l'urgence est là.

Les blocs de papiers, les cahiers, petits carreaux à spirale, grands blocs de brouillons, carnets brochés achetés à la hâte, dès que je passe devant une papeterie, pour consigner un évènement, une réflexion, se sont entassés dans des tiroirs, des pochettes, des cartons, empilés dans des étagères, ils m'ont suivie dans tous mes déménagements ; j'entends maintenant leur appel insistant : qu'attends-tu ? Qu'attends-tu ?

Me voilà assignée à relire ces cahiers et je ne parviens pas à le faire dans l'ordre chronologique. Je les lis en remontant le temps et je me laisse surprendre : je ne me souviens pas de tel évènement, ou du temps qu'il a duré. Il m'arrive de croire un instant que « c'était hier » ou même, que je l'ai imaginé. Ma propre vie m'apparaît brouillée comme si je recouvrais des traces en revenant sur mes pas, étonnée aussi de porter toujours le même intérêt pour l'histoire de ce grand-père « putatif », comme un appel à comprendre, encore, et encore, ce qui s'est passé, fortifié d'un désir aussi intense mais devenu moins inquiétant.

Moins intimidée, peut-être me suis-je déprise d'une histoire qui me captait ; je n'y attache plus les mêmes enjeux, et par une attirance moins passionnelle, je

tâche de retrouver non pas « mon » grand-père puisque je ne l'ai pas connu, mais un homme qui aurait peut-être aimé l'être, avec lequel j'ai commencé un conciliabule.

L'excès de révérence a fait place à la volonté d'aller voir, de plus près ; aux premiers scrupules se sont substitués l'impatience et un défi : il n'est plus temps de me demander en hésitant, si je dois ou non, si je peux ou non.

Dans ce dédale, je vole à rebrousse-temps à la recherche du plus ténu, de ce qui figurait à une date antérieure, qui alors pouvait expliquer ce qui s'est passé ensuite, en une exploration anarchique, croyant lire une continuité malgré les années d'intervalle, d'un carnet à l'autre.

J'essaie de tirer un fil et je m'empêtre, mais je sais que c'est de cette façon brouillonne, que je dois procéder. Je me faufile entre les mailles distendues d'une histoire mal raccommodée, je me perds entre : « Je ne m'en souviens pas vraiment, on me l'a raconté » et : « Je n'ai jamais rien su, personne ne m'en a parlé ».

Certains de mes souvenirs, je le devine, ont été empêchés ou recouverts, par les silences de mon père, les images déposées dans les mots et les gestes de sa pensée insaisissable ; par ma mère, ses refus, son ignorance volontaire ; par les changements multiples qui ont infléchi ma vie je ne sais comment, ni pourquoi.

Je voudrais faire la liste de ces mots qui me parlent depuis si longtemps, sans que je sache bien de quoi : errance, liberté, étranger, souvenir ... mots-valises, mots-voyages, qui témoignent du seul chemin à emprunter, celui qu'esquisse la mémoire, même défaillante, trouée, usée, une mémoire empruntée et reconstituée. Ou encore distordue par les mots.

Elle est ce qui reste d'un oubli nécessaire qui s'active au fur et à mesure que les mots dépeignent les souvenirs, si rares, si partiels soient-ils, mutants, en revenant à la surface ; certains sont inaudibles, informes, effrayants, destructeurs ; peut-être des mauvais rêves, de ceux qui vous réveillent en sursaut

et qu'on craint et tente malgré tout de retrouver, dont on souhaite et redoute de perdre le fil.

La mémoire est pure invention et ce que mon besoin de combler les béances ouvertes dans la trame de l'histoire en a fait.

Et puis : quel témoignage, quelle confiance, quelle anecdote, pourront-jamais rendre compte d'une vie ? Ce que S. a vécu, il l'a emporté, car qu'aurait-il révélé de sa vie « d'avant », avant la guerre, avant la France, avant...

Et de ce qu'il a dit, de ce qu'il a montré de l'histoire de sa vie, qu'ont entendu ses enfants, qu'ont-ils su ? Les enfants ne relèvent un accent, une différence, que s'ils sont très remarquables et le plus souvent quand on les leur désigne, de l'extérieur. Ils vivent plutôt l'instant et gravent un souvenir tendu d'émotion, de surprise, de grâce.

J'aurai attendu trente-neuf années avant de pouvoir regarder de plus près ce qui s'est passé alors. C'est l'âge auquel S., que je n'ose même plus appeler « mon grand-père » car il ne le fût jamais dans la réalité, figure à jamais imaginaire, a été arrêté sans autre motif que d'être JUIF (ainsi que le marque, comme au fer, le tampon rouge indélébile figurant sur ses différents dossiers administratifs) : l'histoire d'un homme qui, après avoir été « ramassé », « transporté », « sélectionné » est « gazé » ; assassiné sans autre raison que la haine organisée par le zèle des bureaux ou de la police.

J'avais interrogé ma grand-mère. En pure perte : « Il vaut mieux oublier tout ça ».

Ma mère ajoutait : « Laisse-la tranquille, à quoi ça sert de remuer le passé ? Ton père ne m'en a pas parlé, il préférerait tourner la page, t'offrir une enfance heureuse...la vie est déjà bien assez difficile ».

Je me taisais aussi.